

PER
Q-60
107

QUÉBEC Rock

ENTREVUE
EXCLUSIVE



DESMOND
TUTU

LORSQUE LES DIEUX
SONT TOMBÉS
SUR LA TÊTE

UN PARFUM
DE JAZZ



AU-DELÀ DU FESTIVAL

LE FESTIVAL
JUSTE POUR RIRE

DE QUOI PERDRE
LA RAISON

MODE

LA MIGRATION
DES TENDANCES

GOLDMAN
CHARLEBOIS

LE COMBAT DES CHEFS

VÉRONIQUE SANSON • HUBERT-FÉLIX THIEFAINE • LOUIS LORTIE •
JOE JACKSON • ANNE CLARK • VIDÉO NEWS • DISQUES • LIVRES • FILMS

LE COMBAT DES CHEFS



PAR PATRICK EMIROGLU

«Vous voulez que je joue un blues, ici? Ce n'est pas possible. Vous êtes trop nombreux, l'ambiance n'y est pas, il faudrait que nous soyons dans une petite boîte de nuit, une boîte de strip-tease. Et il faudrait que vous vous imaginiez qu'il n'y a pas plus de 25 personnes dans la salle, que l'air est conditionné et que deux serveuses souriantes vous servent des drinks dont vous tâtez malicieusement les glaçons.

Et que les musiciens qui sont ici ce soir et qui sont beaux, forts, intelligents, sensibles, désinfectés, dératés, stérilisés et pasteurisés, aient été remplacés par six vieux musiciens sur le retour, et que le chanteur...»

Il est déjà presque minuit. Dans l'atmosphère surchauffée de l'amphithéâtre où Goldman et son orchestre sont en train de séduire 16 000 personnes depuis près de deux heures, la voix d'un violon tzigane s'élève soudain, nostalgique et inattendue, dans un silence aussi complet que sur les plaines de Bohême. Devant la scène, un impressionnant service d'ordre effectue son travail avec un souci de gentillesse qui rendrait n'importe quel Nord-américain incrédule: on distribue des verres d'eau aux premiers rangs d'une foule trop dense, bouleversée par le spectacle, pendant que les specta-

teurs victimes d'évanouissement ou d'un malaise quelconque — au moins une cinquantaine, ce soir-là — se font soigner en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et que les enfants égarés ou abasourdis se font consoler, oui, par ce même service d'ordre... Le tout, sans intervention aucune de la part de la police française, dont les dignes représentants sont complètement dépassés par les événements.

En France, Jean-Jacques Goldman est devenu un phénomène de popularité qui dépasse tout ce qui s'est fait depuis l'après-guerre dans le domaine du rock. Bien sûr, il y a eu Johnny Hallyday, Claude François, dont Frank Sinatra a repris

la chanson *Comme d'habitude* pour en faire le célèbre *My Way*, Jacques Brel, et même — Pourquoi pas? — Edith Piaf. Mais ce qui caractérise le succès de Jean-Jacques Goldman, c'est que personne, absolument personne, ne l'avait prévu. Boudé par les media «intelligents» parce que non homologable et non homologué, Goldman a décidé de leur rendre la monnaie de leur pièce. «Mon succès, c'est à la province que je le dois, pas à Paris». Ce raisonnement pourrait s'appliquer à la plupart des vedettes françaises de la nouvelle génération, comme Cabrel, Charlélie Couture, et même Renaud qui, après tout, habite en banlieue.

Goldman ne s'embarrasse pas de l'opinion des media outre-mesure. Il n'a même pas eu besoin, pour la tournée qu'il achève en Europe, de battage publicitaire ou de campagne promotionnelle orchestrée selon les règles de l'art: toutes les dates étaient *sold out* depuis le début.

QUAND LA MUSIQUE EST BONNE

Pourtant, les chansons de Goldman n'ont pas été reçues au Québec comme elles l'ont été en Europe. Peut-être sommes-nous trop habitués aux productions nord-américaines, au fignolage des apprentis sorciers de la console magique, bref, à un son qui n'est pas celui de Jean-Jacques Goldman, dont la production garde, à ce point de vue, un côté artisanal qui ne correspond absolument plus avec la qualité des spectacles qu'il présente.

Au rythme d'une génération de lycéens et de lycéennes qui s'américanisent constamment, et dont les valeurs et les goûts subissent une mutation accélérée, Goldman cisèle des ballades romantiques en forme de chansons d'amour aussi bien que des rocks à l'emporte-pièce qui suggèrent, sans trop qu'on sache pourquoi, la magie et l'innocence des années 60. Ce sont peut-être les harmonies vocales qui rappellent celles de Crosby, Stills, Nash & Young, c'est peut-être la cohésion et l'équilibre d'un orchestre rodé par toute une année de tournée, comme en trouve rarement de côté-là du Rio Grande.

Mais la magie est là, aussi palpable, aussi visible que la joie que manifeste l'orchestre à jour sur une scène devant un public. «J'ai commencé à faire de la musique en jouant dans des orchestres de bal. C'est une école où on apprend la scène et le contact direct avec le public. Toutes sortes de musiques m'ont influencé, mais au-dessus de tout, il y a Bob Dylan chez les anciens et Mark Knopfler, de Dire Straits, chez les modernes.»

«Chez les Français, mes préférences vont à Michel Berger, pour la façon dont il a réussi à faire rythmer la langue sur la musique, à Michel Polnareff, et bien sûr à Robert Charlebois, que j'ai découvert il y a une quinzaine d'années, au temps de *Lindbergh*. C'était une chanson formidable... Je crois que Charlebois a été un des premiers vrais rockers de langue française. Pour nous, en France, il avait aussi l'avantage de posséder un «son» nord-américain.»

Un son que Goldman possède parfaitement en spectacle, mais dont les disques ne rendent pas justice.

Un tort qui pourrait être réparé, si les enregistrements effectués durant le spectacle sont suffisamment bons pour qu'un disque en concert paraisse, afin de commémorer cette fameuse tournée-marathon. ■

Jean-Bernard Poirée, Pionopresse



L'ENJEU DU TOURNOI

Robert Charlebois et Jean-Jacques Goldman, un duo étonnant ou détonant? Celui que l'on surnommait il n'y a pas si longtemps notre «Ministre de l'Imagination» a décidé d'effectuer un retour en force sur la terre natale, accompagné pour la circonstance de la plus grande star française de l'heure, Jean-Jacques Goldman.

C'est au terme de la tournée-marathon que ce dernier entreprenait à travers l'Europe que Québec Rock a réuni, quelques heures avant un spectacle présenté à Bordeaux, au beau milieu de grappes d'admirateurs venus investir les lieux, les deux prétendants à un tournoi pacifique et musical qui n'a qu'un seul but: provoquer une immense fête au coeur de l'été québécois.

Québec Rock: Pourquoi ce spectacle ensemble au Québec?

Robert Charlebois: Jean-Jacques Goldman est mon premier choix, parce que j'aime sa musique, pas seulement parce qu'il est le numéro un en France, mais parce que je me suis vu immédiatement sur scène avec lui. J'aime aussi beaucoup Renaud, mais je ne me verrais pas en spectacle à ses côtés. Tandis que Jean-Jacques et moi, on a un peu la même formation d'orchestre, même si on n'a pas la même formation musicale.

Q.R.: On nous a dit que Jean-Jacques était un prix de Conservatoire de violon...

Jean-Jacques Goldman: Non; j'ai appris le violon dans le cadre d'un cours, pendant une dizaine d'années, et je joue aussi de la guitare, du piano et de l'harmonica.

R.C.: Moi, je n'ai pas de Prix de Conservatoire de trompette, mais je joue de la batterie...

Q.R.: Ça marche très fort pour toi en Europe. Il n'y a pas de précédent, question tournée, pour un artiste francophone?

J.J.G.: Si, si, si. Renaud. Sa tournée a été très grosse, elle aussi.

Q.R.: On a fait des parallèles, au sujet de ton immense succès po-

pulaire, entre toi et Claude François. Pourquoi lui? La voix, les intonations, les textes?

J.J.G.: Je ne sais pas!

R.C.: En tout cas, ne brûle pas ton ampoule dans ton bain...

J.J.G.: Non, non, non, absolument pas. Claude François était un interprète.

R.C.: Claude François était plutôt un homme d'affaires, ce n'était pas un créateur. Jean-Jacques est un compositeur. Et surtout, il faut le voir en spectacle.

J.J.G.: Oui, mais ce soir, je ne sais pas si ça te donnera une bonne idée. J'ai la voix qui déraile, je suis vraiment crevé. Je viens de me faire au-delà de 130 dates.

R.C.: Pour les cordes vocales, les suppositoires au camphre, c'est imbattable.

Q.R.: 130 dates dans des salles qui font de deux mille à 20 000 places, ça dépasse le million de spectateurs, exact?

J.J.G.: Oui, exact.

Q.R.: Comment s'est déclenché ce succès? Tout d'un coup ou petit à petit?

J.J.G.: Plutôt rapidement. Je n'en suis qu'à mon quatrième album, et c'est ma deuxième tournée seulement.

Q.R.: Ce formidable succès n'est-il pas un peu écrasant?

J.J.G.: Je crois que la seule chose qui

soit écrasante pour quelqu'un qui fait de la musique, c'est de ne pas être entendu!

Q.R.: Le spectacle que Robert et toi présentez est-il une simple addition de vos prestations respectives, ou quelque chose de créé pour l'événement?

J.J.G.: Ce sera surtout un spectacle de Robert Charlebois qui me laissera de la place en fonction de sa vision globale du spectacle, puisque c'est son public, son pays, et... son spectacle. Moi, je n'ai pas vraiment de références, c'est donc à Robert de sentir ce qu'il faut faire.

R.C.: Oui, bon, on va arrêter de se disputer... Nous allons présenter la crème de notre matériel, choisi en fonction d'un public de plein air, d'été, avec l'intelligence des circonstances.

J.J.G.: Oui, mais avec cette différence essentielle que Robert est un Dieu vivant au Québec, et que moi, je suis quasiment un inconnu.

R.C.: J'ai certainement l'avantage du terrain, mais l'avantage de Jean-Jacques, c'est d'avoir «rôdé» son spectacle pendant 130 concerts pendant que moi, cette année, je faisais essentiellement semblant de chanter à la télévision française, ce qui n'est pas particulièrement... stimulant.

Q.R.: Et les musiciens?

J.J.G.: On a chacun nos deux équipes.

R.C.: Oui, c'est la *battle of the bands*.

Q.R.: Battle of the bands... Et aussi un match de tennis, paraît-il, comme concept de mise en scène?

R.C.: Évidemment, on ne jouera pas vraiment au tennis sur scène, mais ça ressemblera certainement plus à un match de tennis qu'à un combat de boxe. Et les balles, ce seront les chansons.

J.J.G.: Ce qui m'a convaincu de tenter l'expérience — Parce que je suis un type très très prudent, qui ne prend jamais de décisions hâtives et qui n'a pas la folie des grandeurs — c'est la personnalité de Robert, qui est un type à qui on ne peut rien refuser, quoi... Il est trop naturel, trop innocent dans sa façon d'être, pour qu'on puisse lui refuser quelque chose. Il n'a rien derrière la tête, il y a uniquement le plaisir de faire de la musique. On ne peut absolument pas refuser ça. Mes chansons tournent un peu au Québec, mais le public n'a pas accroché pour l'instant: il ne suffit pas d'être programmé, parce qu'à la limite, il suffit d'avoir une bonne équipe promotionnelle pour être diffusé. Je n'ai pas eu de signe du public québécois pour l'instant...

R.C.: C'est pour cette raison que notre show peut apporter beaucoup à Jean-Jacques. Quand je l'ai vu pour la première fois, sous un chapiteau, j'ai su qu'il pouvait apporter beaucoup au Québec et je suis absolument sûr de mon coup, parce que si moi, je me plante avec lui, on se plante tous les deux. Il faut donc que ça soit bon et ça va être fantastique, je suis certain que les Québécois vont adorer la musique de Jean-Jacques et que le spectacle aura un énorme succès. ■